

C'est par un bel après-midi d'été qu'il amerrit, tout doucement, sur l'océan placide de ma paisible existence.

Le jardin du Luxembourg s'étirait d'aise sous les rayons d'un soleil généreux. Disposé là depuis toujours ou peut-être, qui sait, délicatement tombé du ciel comme une grosse goutte tiède d'avant l'orage, il avait, tout de noir vêtu, bien droit sur sa chaise, la majesté d'un obélisque assis. Épouvantail à l'envers, il attirait les moineaux qui se déposaient sur son chapeau melon, son manteau trop long, ses grosses chaussures aux bouts arrondis. Invariablement souriant, peut-être en permanence un peu émerveillé, il fixait le spectacle que lui offrait, droit devant lui, le bassin central, autour duquel des enfants couraient, affairés à modifier, à l'aide de longs bâtons, la course de leurs fiers voiliers régulièrement menacés de naufrage (un petit vent soufflait).

Les cris de joie de ces chérubins en culottes courtes et le crissement du gravier gris sous leurs bottines brunes semblaient véritablement le ravir. Finalement, il émit un toussotement d'aise, ce qui provoqua l'envol des oiseaux les plus peureux.

Lorsque, conformément à ma destinée, je m'assis à côté de lui, même les moineaux les plus hardis le quittèrent. Il ne bougea, ni ne me remarqua. Je me surpris à l'examiner avec un sourire tout aussi attendri que celui qu'il continuait d'adresser, ignoré, aux enfants qui jouaient.

Sous son manteau noir maintenu soigneusement fermé par trois grands boutons ronds, il portait une chemise blanche au col franchement démodé qu'agrémentait par un heureux hasard une cravate de couleur bordeaux tout à fait convenable. Son visage était d'une banalité hors du commun. Extraordinairement réguliers, ses traits ne permettaient pas d'évaluer son âge. Au-dessus de ses lèvres légèrement tendues par le sourire un peu sphingal, ses yeux gris demeuraient sereinement écarquillés. Si ce n'était écrit déjà, maintenant ce le sera: je décidai de rester là.

[...]
*

Alors que j'allais prendre connaissance, distraitement, de la morphologie caractéristique des crânes d'assassins, l'orage éclata, inopiné, dramatique, affolant les moineaux et les enfants. Les premiers s'évanouirent dans le ciel noir; les seconds, obtempérant à des appels sans appel, coururent rejoindre leurs mamans qui déjà quittaient le jardin en ouvrant grands leurs parapluies, sur lesquels s'abattit une pluie serrée, oblique, sonore.

Sans doute me serais-je moi aussi réfugié dans un bistro ou dans le métro, si l'homme n'était resté assis, l'air effondré, ce qui me bouleversa. Ses yeux tristes regardaient toujours le bassin, où les navires avaient été si rapidement abandonnés à la tourmente. Pluie ou larmes, des gouttes dévalaient ses joues poupines.

D'abord gêné par une pudeur indéfinissable que les éléments, dans leur déchaînement, contribuèrent à balayer, je me penchai finalement vers lui, mais il ne broncha pas. Il ne faut pas rester là, monsieur, dis-je un peu désespéré. Alors il me découvrit, mais de sa bouche ouverte exprimant un profond désespoir, aucun son ne sortit. Comment vous appelez-vous ? ajoutai-je désolé. Mais il ne répondit pas. Emu, je le pris par le bras, sa longue silhouette se leva, flageola puis se redressa.

Nous nous promenâmes longuement sous la pluie, parcourant en silence les allées désertes du parc détrempé. Petit à petit il s'habitua à marcher, et bientôt son visage se détendit. Certes, il trébuchait encore régulièrement, ondulant de tout son long pour conserver l'équilibre. Mais sa démarche finit par s'améliorer considérablement, ce qui le fit toussoter d'aise (il apprenait vite).

La pluie cessa et les arbres mouillés se mirent à briller sous le soleil revenu. Tout en surveillant l'itinéraire de ses pas encore très premiers, il me gratifiait maintenant de temps en temps de sourires émus et reconnaissants. Il avait visiblement pris pleine conscience de ma présence à ses côtés et de l'affection spontanée que je lui portais.

Soudain il s'immobilisa, me regarda intensément, puis émit, du fond de sa gorge encombrée, un long gargouillement qui me catastrophait quelque peu. Mais je fus très vite soulagé et enchanté d'entendre jaillir de sa bouche, comme d'un derrick neuf, des mots, certes encore très huileux, un peu noyés, mais parfaitement intelligibles: Il ne faut pas rester là, monsieur. Comment vous appelez-vous?

*

En quittant le jardin, nous croisâmes des enfants qui venaient négligemment se rendre compte de l'état de leurs bateaux après la tempête. J'eus l'impression que, désinvoltés, ils se moquaient un peu de nous, et, comble de l'ingratitude, plus particulièrement de lui qui les regardait pourtant si gentiment (il est vrai que, fanés par la pluie, ses vêtements sombres lui donnaient l'air disgracieux d'un vieux merle transi).

[...]

*

Sur le boulevard, il ne passa pas inaperçu. Bien malgré lui, certes, mais là n'était pas la question. Sa longue silhouette noire très droite surmontée du chapeau melon qui dominait la foule, ses bras ballants dont il ne savait manifestement pas qu'il convenait de les balancer en marchant, et, dépassant tout juste sous le manteau, ses gros souliers bombés aux semelles si épaisses, tout était réuni pour le faire ressembler à un grand pingouin déboussolé maladroitement camouflé en citadin désuet. C'est bien simple avec des moufles, il aurait été carrément ridicule. Beaucoup de gens se retournaient, certains amusés, d'autres intrigués, tous m'interrogeant du regard, d'une perplexité qui me parut en définitive très pertinente. Qui êtes-vous ? risquai-je à tout hasard. Qui êtes-vous ? me répondit-il courtoisement, tout sourire, non sans s'être éclairci la voix. Où habitez-vous ? expérimentai-je pour confirmer mes soupçons. Où habitez-vous ? dit-il effectivement, ravi de communiquer car il était la gentillesse même. Je tirai de ses réponses les conclusions qui s'imposaient. Il avait besoin d'un magnétophone, de cassettes de français élémentaire avec illustrations correspondantes, et d'une chambre pour la nuit.

*

Docilement il me suivit dans la librairie de la place Saint-Michel. L'employée à qui j'expliquais ce que nous voulions, tout en m'écoutant, le regardait attentivement. Très gêné, il tentait de se dissimuler derrière moi. La jeune femme faisait mine de mal me comprendre et posait des questions superflues qui tendaient surtout à impliquer mon compagnon dans la conversation (sans doute voulait-elle entendre sa voix). A ma demande expresse elle finit par nous présenter une valisette avec six cassettes et un gros livre d'images. Peut-être voulez-vous écouter la cassette de démonstration ? Demanda-t-elle, histoire de continuer à observer, derrière ses immenses lunettes rectangulaires, l'attitude étrange de ce monsieur qui maintenant, captivé, ne quittait plus des yeux le coffret ouvert. Non, non, dis-je un peu irrité car je n'étais pas dupe, cela nous convient parfaitement.

L'apparente résignation qu'elle montra en retrouvant les gestes rapides de la routine n'était qu'une diversion. En effet, alors que je m'apprêtais à payer, elle en profita pour s'adresser à lui sans équivoque. C'est pour vous ? lança-t-elle avec un sourire.

[...]

*

Je le revis le soir dans sa chambre. Il ne tarda pas à me poser de nouvelles questions auxquelles je ne pus pas toujours répondre, soit que je ne me les fusse jamais posées, soit qu'elles me dépassassent carrément, voire n'eussent pas de réponse, du genre : Comment les moustiques choisissent-ils l'endroit où ils piquent ? Pourquoi y a-t-il un tréma sur Montparnasse-Bienvenue ? Pourquoi le ciel est-il bleu quand il est vide ? etc.

Il m'interrogea ainsi sur la mémoire. La mémoire, dit Izo, c'est la faculté de conserver et de rappeler des états de conscience passés. Oui. Mais comment se fait-il que l'on ne soit pas envahi en permanence par tous les souvenirs que l'on a ? Oui, comment se fait-il que, si je veux, je peux penser à un orage, un escalator ou un chapeau fleuri, sans être tout le temps tourmenté simultanément par ces images et par bien d'autres ?

Après avoir réfléchi un instant, je répondis que la mémoire est comme une bibliothèque avec quatre murs couverts de livres. Il y a une échelle dont on peut se servir quand on en veut un livre bien déterminé. On pense à ce livre parce que telle ou telle image de conscience immédiate nous le rappelle par association, ou parce que telle ou telle personne nous interroge à son propos. Parfois on flâne dans la bibliothèque sans but bien précis, et on tombe par hasard sur tel livre ou sur tel autre. Le principe essentiel, c'est qu'on ne peut toujours avoir qu'un seul livre en main, voilà pourquoi il n'y a pas bousculade dans le cerveau.

Oui, dit Izo, mais que dire des choses vécues et oubliées ? Les livres qu'on cherche mais qu'on ne trouve pas dans la bibliothèque ?

Il pensait sans doute à toutes les petites choses dont on n'a conscience qu'au moment précis où elles arrivent, ou même à celles dont on peut encore se souvenir le lendemain en se concentrant un peu, mais qui disparaissent ensuite dans l'oubli. Moi, plus dramatiquement, je ne pouvais m'empêcher de songer à son amnésie totale au fait qu'Izo était orphelin de son passé.

Je poursuivis la métaphore. Eh bien, dis-je, il y a dans la bibliothèque de nos souvenirs un panneau secret derrière lequel se cache une immense salle d'archives oubliées. Il est toujours possible que soudain le panneau pivote et nous livre la magie d'une réminiscence inattendue.